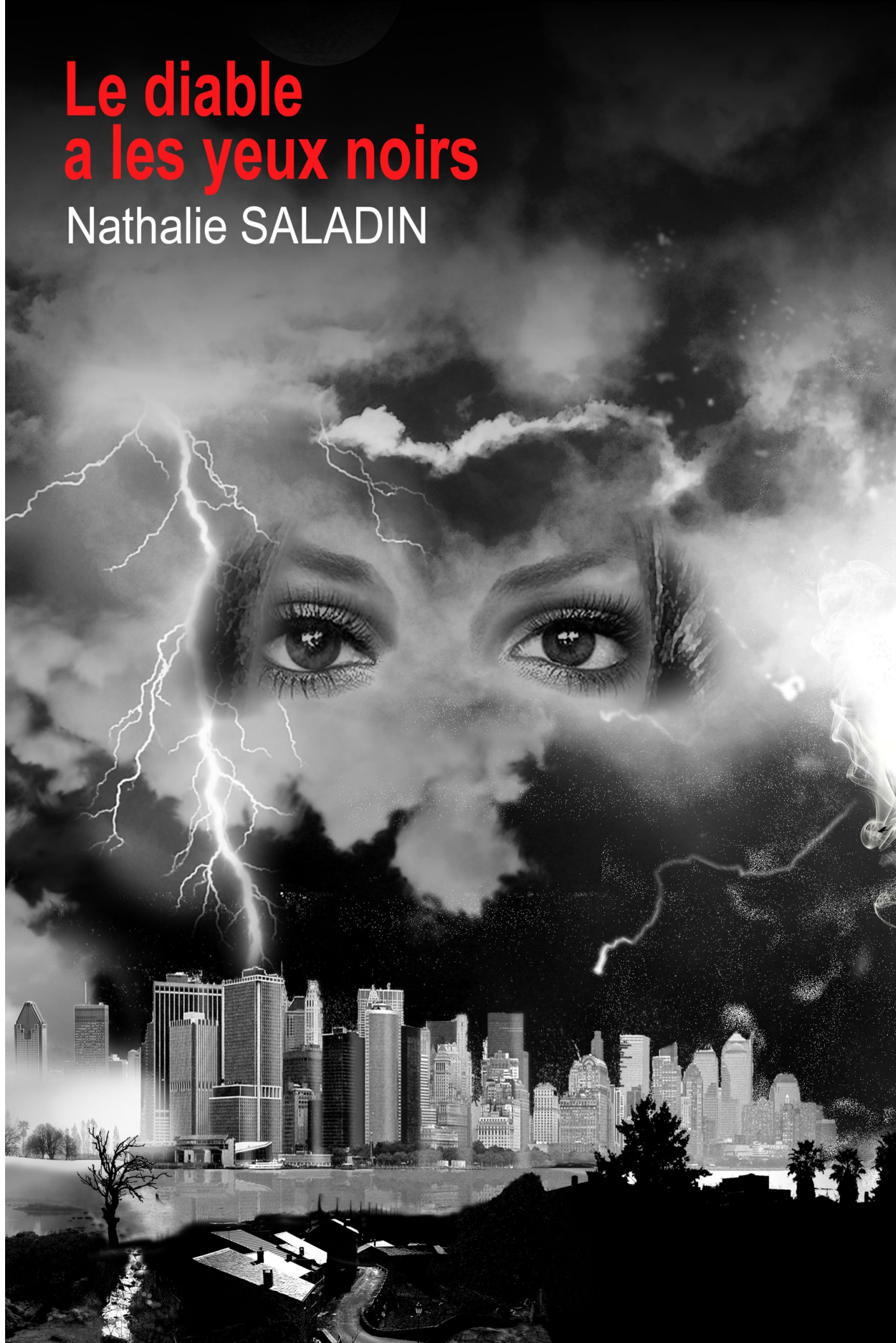


Le diable a les yeux noirs

Nathalie SALADIN



Nathalie Saladin 1

Le diable a les yeux
noirs

© Nathalie Saladin 1, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-1331-5

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À ma grand-mère

M. A.

L'envol

C'était un matin de printemps où soleil commençait à briller. Cachée dans l'épaisseur de la forêt, Shiraz surveillait l'aigle noir qui survolait les cimes des arbres en direction de la rivière.

Il lui montrait le chemin.

Pressée de le suivre, elle enleva ses vêtements sombres pour enfiler le vieux jean et le chandail troué qu'elle avait dérobés la veille, dans un camp de nomades. Un frisson d'impatience et d'appréhension mélangées la fit trembler de la tête aux pieds, elle s'assit sur un tapis de feuilles humides, sortit une pince de son pantalon et coupa d'un geste sûr le bracelet électronique qui lui entourait la cheville. « Libre, enfin ! » se dit-elle en fermant brièvement les paupières. Libre, à condition d'avoir traversé la rivière avant la série d'explosions.

D'un bond souple et silencieux, elle se remit debout pour s'élancer vers la lisière de la forêt où l'aigle noir l'attendait. Sans bruit, l'animal replia ses longues ailes brunes pour plonger vers la jeune fille qui continuait d'avancer vers sa liberté. Touchée à l'épaule, elle perdit l'équilibre mais se releva aussitôt pour se remettre à courir à grandes enjambées. Portée par le désir de survivre, poussée par une peur viscérale qui dominait toute autre pensée, elle enchaîna les kilomètres avec pour seul objectif la rivière qui dessinait au loin un ruban de soie pure déroulé sur une nappe de verdure.

Quelques mètres la séparaient encore de la berge lors de la première explosion et Shiraz se sentit aspirée par le ciel, comme si le vent la cueillait pour l'emmener sur les nuages. L'instant d'après, elle s'écrasa lourdement sur le sol, au bord de l'eau où son corps se brisa comme du verre sous la violence du choc.

À la deuxième explosion, elle essaya de se relever pour reprendre sa fuite mais en appui sur ses mains, ne réussit à se soulever que de quelques centimètres avant de retomber de tout son poids en gémissant de douleur. Immobile, résignée, elle regarda le monde tourbillonner autour d'elle avant de disparaître

sous un voile de fumée grise qui répandait déjà l'odeur de la mort.

Au-dessus des flammes, l'aigle noir volait seul vers la liberté

Trash-City

Trash-City était la ville la plus étrange de la planète. Située au Canada, à cent kilomètres à l'ouest de Montréal, elle avait été désignée par un groupe de politiciens zélés qui, soucieux de trouver une solution radicale aux problèmes de violence urbaine, s'étaient engagés à rassembler en un seul et même lieu les délinquants de tous les pays adhérant à ce système de répression. Dès lors, sur simple décision de justice, tout individu reconnu coupable d'un délit encourait le risque d'être expatrié vers la « ville poubelle » pour intégrer l'étonnante communauté des « RME », les « Rejetés du Monde Entier ».

Ville d'autorité et de soumission, d'interdits et de tentations, Trash-City était une prison à ciel ouvert dont personne ne pouvait s'échapper tant il y avait de barrages et de contrôles de police. Entourée d'une ceinture en béton électrifiée, surveillée par des patrouilles armées et filmée à longueur de journée par des drones qu'on surnommait « les vautours », la cité vibrait au rythme d'une jeunesse en déroute, définitivement exclue du reste de l'humanité.

En marge de cette jungle cosmopolite qui abritait un échantillon de toutes les cultures et de tous les malheurs, des hommes d'affaires, des journalistes, des commerçants et un grand nombre d'éducateurs s'étaient installés dans de beaux quartiers résidentiels protégés par un accès réglementé. Ainsi, à Trash-City, la bourgeoisie snobait la populace et l'argent narguait la pauvreté pendant que le monde continuait de tourner.

Emma Walsh – d'après ce qu'elle savait – n'avait *jamais* enfreint la loi. Un matin d'été, elle s'était réveillée à l'hôpital central de Trash-City, après plusieurs mois de coma.

— Comment t'appelles-tu ? lui avait demandé un infirmier.

— M... A..., avait-elle péniblement articulé avant de se rendormir.

L'infirmier avait compris « Emma » et l'avait donc rebaptisée ainsi. Amnésique, la jeune Emma ignorait tout du drame qui avait effacé l'intégralité

de ses souvenirs et personne n'était autorisé à lui en parler.

— C'est trop compliqué, nous allons trouver une explication moins effrayante que la réalité, avait décrété un responsable du service où elle était suivie.

Partant de ce principe, on lui avait raconté une histoire qu'elle s'était appropriée sans poser de questions. Elle était la fille unique d'un couple de gens du voyage et un soir de printemps, non loin de Trash-City, son père qui entretenait une longue passion pour l'alcool avait provoqué un terrible accident avec sa caravane. Elle seule avait survécu.

Il lui fallait un âge, les médecins lui donnèrent vingt ans, puis ils décidèrent que le jour où elle avait repris connaissance était également celui de son anniversaire. Il lui fallait un nom, ils l'appelèrent Walsh, comme le militaire qui avait découvert son corps inanimé au bord d'une rivière...

Des semaines, des mois passèrent et finalement, après deux années de soins et de rééducation, Emma Walsh, fille de nomades supposée née au Canada, sortit de l'hôpital pour commencer une nouvelle vie dans l'étrange ville de Trash-City.

Refusant de s'apitoyer sur son sort sous prétexte qu'elle était seule au monde et que plus aucun souvenir ne la rattachait à son passé, Emma s'intégra dans la cité sans difficultés. Très vite, elle trouva du travail au Soleil bleu, un bar musical dans lequel elle fit d'abord ses preuves en tant que serveuse avant d'obtenir la permission de monter sur la scène pour interpréter les chansons qu'elle avait écrites et composées lors de son séjour à l'hôpital. Durant ces deux années où la douleur avait accompagné chacun de ses gestes pendant que l'espoir et le doute se livraient à un duel sans merci, la musique lui avait permis de ne pas sombrer dans les arcanes de la dépression ou de la folie. Au-delà d'un plaisir, chanter était devenu sa raison d'être et seule cette passion l'aidait à supporter l'idée de vivre enfermée à Trash-City, d'appartenir au clan des RME et de se soumettre aux absurdités d'un système totalitaire où le mot « liberté » avait été rayé du règlement.

Pourtant, Emma n'était pas responsable de l'accident qu'avait provoqué ce père dont elle n'avait aucun souvenir et rien ne justifiait son incarcération dans la ville poubelle. Elle était victime d'une erreur judiciaire, elle ne manquait ni d'arguments ni de caractère pour essayer de le prouver mais le juge refusait systématiquement les autorisations de sortie qu'elle lui demandait. Motif : son hospitalisation avait coûté horriblement cher, elle était redevable d'une dette

envers la commune de Trash-City. Une dette à vie.

Optimiste ou obstinée, Emma espérait qu'un jour, un juge un peu moins borné que les autres lui rendrait sa liberté.

En attendant ce jour béni, elle louait un appartement dans un quartier du nord de la ville et par souci d'économie, elle partageait son loyer avec Indi, un Indonésien à peine plus âgé qu'elle. Bien plus qu'un colocataire, Indi était devenu son meilleur ami, son frère, son confident, celui qui répondait à ses fous rires comme à ses appels de détresse. Malgré leurs différences de tempérament – Emma était tout feu tout flamme, Indi flegmatique et patient –, ils vivaient en harmonie dans un trois pièces minuscule et bruyant où régnait une indescriptible pagaille. Indi travaillait le jour, Emma travaillait la nuit, et ils se retrouvaient parfois, à l'aube, pour refaire le monde autour d'un petit déjeuner.

Ainsi allait la vie d'Emma. Ce qui manquait à son existence, outre ses souvenirs, c'était un peu d'argent pour simplifier les choses et beaucoup d'amour pour les embellir.

Le médaillon

— Je te raccompagne ?

Seule dans sa loge, Emma finissait de se changer lorsque Karl entra dans la pièce pour lui poser cette question. Indécise, elle le détailla discrètement du coin de l'œil en évitant de s'attarder sur le rat qui reposait sur son épaule. Avec ses grosses chaussures semblables à celles des militaires, avec son pull-over difforme et son pantalon usé, son visage grave, ses cheveux bruns si mal coupés et son regard indéchiffrable, ce garçon lui inspirait un sentiment entre méfiance et pitié. Elle déclina sa proposition.

— Non merci, je vais rentrer à pied.

— Ça ne me dérange pas de te raccompagner.

— C'est gentil mais j'ai envie de marcher.

— Comme tu voudras mais ma voiture est chauffée et il gèle, dehors, insista Karl, frustré.

Emma se contenta de lui sourire et il s'en alla avec l'air triste et déçu d'un gosse auquel on vient de confisquer son jouet préféré.

Karl s'était polarisé sur elle. Il passait son temps à l'épier et elle passait le sien à l'éviter pour qu'il comprenne qu'elle n'éprouvait rien de plus pour lui qu'une vague impression de compassion. Lorsqu'elle prenait la peine de penser à lui, elle se disait qu'elle le fuyait à cause de son physique ingrat, à cause des multiples cicatrices qui lui recouvraient les mains et à cause de son oreille gauche amputée du lobe. Ce jeune homme étrange dégageait quelque chose d'effrayant mais au-delà de son allure décalée, ce qui inquiétait le plus Emma était cette fougue animale qu'il maîtrisait difficilement. Repoussant, imprévisible et violent, tels étaient les mots qui lui venaient à l'esprit lorsqu'elle prenait la peine de penser à lui.

Fermant la porte de sa loge, elle traversa les coulisses et sortit dans la rue. La